



**HAL**  
open science

# Un regard hétérodoxe sur le Nouveau Monde : la géographie d'Élisée Reclus et l'extermination des Amérindiens (1861-1905)

Federico Ferretti

► **To cite this version:**

Federico Ferretti. Un regard hétérodoxe sur le Nouveau Monde : la géographie d'Élisée Reclus et l'extermination des Amérindiens (1861-1905). *Journal de la Société des américanistes*, 2013, 99 (1), pp.141-164. halshs-00905934

**HAL Id: halshs-00905934**

**<https://shs.hal.science/halshs-00905934>**

Submitted on 19 Nov 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Federico Ferretti – Docteur en Géographie, Chercheur au Département de Géographie et Environnement de l'Université de Genève, membre de l'UMR 8504 Géographie-Cités, Équipe EHGO Épistémologie et Histoire de la Géographie [federico.ferretti@unige.ch](mailto:federico.ferretti@unige.ch)

**Un regard hétérodoxe sur le Nouveau Monde : la géographie d'Élisée Reclus et l'extermination des Amérindiens (1861-1905)**

**A heterodox look on the New World: the Élisée Reclus' geography and the extermination of Amerindian peoples (1861-1905)**

**Una mirada heterodoxa sobre el Nuevo Mundo: la geografía de Élisée Reclus y la exterminación de los Amerindios (1861-1905)**

**Résumé/Abstract/Resumen**

*La Nouvelle Géographie Universelle d'Élisée Reclus, l'un des travaux géographiques les plus connus de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, consacre au Nouveau Monde une place de choix. Comme cet ouvrage avait une diffusion grand public et que son auteur était célèbre comme fondateur de l'anarchisme et exilé de la Commune de Paris, son influence dans l'opinion publique progressiste européenne était appréciable. Nous nous interrogeons, dans cet article, sur sa représentation de l'extermination des Amérindiens, effectuée par les conquérants entre les 16<sup>e</sup> et les 19<sup>e</sup> siècles, que le géographe dénonce de manière radicale tout en restant un admirateur du progrès scientifique et technique de son époque. La construction de ce regard hétérodoxe nous donne des informations originales sur les rapports entre l'Europe et son Ailleurs à l'Âge des Empires.*

*The New Universal Geography by Élisée Reclus was one of the most celebrated geographical works in the second half of the 19<sup>th</sup> century, and dedicated an important place to the New World. As this work has a wide public diffusion, and his author was famous as a founder of the anarchist movement and an exiled of the Paris Commune, its influence on the European progressive public opinion was not negligible at that time. In this paper, we deal with the Reclus' representation of the genocide of Amerindian peoples made by the conquerors between the 16<sup>th</sup> and the 19<sup>th</sup> century, blamed very radically by the geographer, who is nevertheless an admirer of the scientific and*

*technical progress of his time. The construction of this heterodox look gives to us original information on the relationships between Europe and its Others in the Age of the Empires.*

*La Nueva Geografía Universal de Élisée Reclus, una de las obras geográficas más celebres de la segunda mitad del siglo 19, dedica un espacio principal al Nuevo Mundo. Pues que esta obra tenía una grande distribución, y su autor era famoso como uno de los fundadores del movimiento anarquista y como exiliado de la Comuna de París, su influencia en la opinión publica progresista europea de esta época no ha sido desdeñable. En este artículo, problematizamos su representación del genocidio de los pueblos amerindios, hecho por los conquistadores europeos entre los siglos 16 y 19, que el geógrafo denuncia de manera muy radical, mismo si queda un admirador del progreso científico y técnico de su época. La construcción de esta mirada heterodoxa nos da informaciones originales sobre la relación entre la Europa y su Otro en la Edad de los Imperios.*

**Mots clés :** Reclus, Amérindiens, Géographie Universelle, *Conquista*, Génocide

**Keywords:** Reclus, Amerindians, Universal Geography, *Conquista*, Genocide

**Palabras llave:** Reclus, Amerindios, Geografía Universal, *Conquista*, Genocidio

## INTRODUCTION

Dans la littérature sur Élisée Reclus (1830-1905), célèbre géographe européen du xixe siècle, un aspect souvent abordé, mais pas toujours approfondi, est celui du rapport entre ses idées politiques anarchistes et sa façon de concevoir la géographie. Dans les années 1970 et 1980, certains auteurs ont travaillé sur son œuvre et ont décelé, chacun à sa manière, une démarche proche de la pensée colonialiste européenne, apparemment contradictoire avec son hétérodoxie politique (Giblin 1981 ; Nicolaï 1986 ; Baudoin 2003). À l'occasion du centenaire de la mort de Reclus (Schmidt di Friedberg 2007 ; Bord et al. 2009), des études, issues de colloques internationaux organisés en 2005, à Lyon, Montpellier et Milan, ont apporté un éclairage différent en considérant cette affirmation d'un colonialisme présumé comme ancien. Une analyse détaillée des ouvrages et des archives du géographe démontre son opposition radicale à la domination coloniale. Toutefois, fidèle à l'état d'esprit du socialisme de l'époque, il semble avoir une certaine sympathie pour les travailleurs européens émigrant vers les autres continents et qui pourront exporter les idées socialistes (Deprest 2005 ; Guarrasi 2007 ; Pelletier 2007, 2009 ; Ferretti 2010 ; Ferretti, Malburet

et Pelletier 2011). En tout cas, aux yeux des historiens de l'anticolonialisme français, Reclus fait partie des rares personnalités ayant tenté de se démarquer de la popularité dont jouissait le colonialisme au début de la III<sup>e</sup> République (Liauzu 2007).

Cet article entend contribuer à ce débat en prenant l'exemple de la colonisation du Nouveau Monde: nous étudierons la vision reclusienne de l'extermination des Amérindiens par les conquérants européens, en nous appuyant sur une lecture intégrale des cinq derniers volumes de la *Nouvelle géographie universelle* (NGU). Allant du x<sup>v</sup>e au xix<sup>e</sup> siècle et consacrés au continent américain, ces volumes ont été publiés entre 1890 et 1894. Nous analyserons aussi les autres parties de l'œuvre reclusienne qui abordent cette question, notamment quelques chapitres du dernier ouvrage de Reclus, *L'Homme et la Terre*. Soulignons néanmoins l'intérêt tout particulier de la NGU, car cette encyclopédie, conçue pour le grand public, est le fruit d'un travail de plus de vingt ans mené en collaboration avec Pierre Kropotkine, Léon Metchnikoff et Charles Perron, qui ont de plus participé avec Élisée Reclus à la fondation du mouvement anarchiste. La NGU a donc eu une influence importante sur l'opinion publique progressiste de l'époque (Enckell 2009 ; Pelletier 2009 ; Ferretti 2011).

La confiance de Reclus et de son entourage dans l'évolution et le progrès technique les rapproche de la démarche évolutionniste et historiciste qui, d'après des représentants des postcolonial studies comme Chakrabarty (2000), a caractérisé toute la culture européenne, sans épargner les socialistes. Cette démarche envisageait un progrès linéaire que les peuples colonisés devaient accomplir en se ralliant au modèle européen. Mais, justement, comment Reclus arrive-t-il à concilier son idée du progrès avec sa critique de la Conquista et du colonialisme ? Comment se situe-t-il par rapport à la pensée européenne (et européocentrique) dominante à son époque alors même qu'il parle de mélange et d'assimilation entre Européens et natifs ? Comment construit-il son regard hétérodoxe sur l'Ailleurs ? Après avoir esquissé les lignes générales de notre cadre théorique de référence, nous interrogerons nos sources en examinant l'œuvre de Reclus sur les Amériques, de l'extrême nord à l'extrême sud, d'après le même ordre que celui choisi par le géographe, tout en étant conscient de l'hétérogénéité et de la complexité des mondes indiens et des époques analysés. La période que nous prenons en compte va de 1861, date de publication du premier ouvrage de Reclus, consacré à son séjour dans la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie (Reclus 1861), à 1905, date de la mort du géographe et de la publication de *L'Homme et la Terre* (Reclus 1905).

## UN CONTEXTE CULTUREL ÉVOLUTIONNISTE

À l'époque d'Élisée Reclus, les peuples premiers sont l'objet d'études à la fois de la part de la géographie et des disciplines naissantes de l'anthropologie, qui se divisent généralement entre anthropologie physique et ethnologie (Stocking 1987). Géographes et anthropologues se côtoient souvent, voire se confondent, et la famille Reclus l'illustre bien : le frère aîné d'Élisée et important collaborateur de ses ouvrages, Jean-Pierre Michel Reclus dit Élie (1827-1904), est l'auteur de dizaines d'études ethnologiques consacrées notamment aux Inuit de l'Arctique et aux Apaches de l'Amérique du Nord (Chollier et Ferretti 2012). Les frères Reclus sont, à leur tour, amis de Pierre Paul Broca (1824-1880), né dans le même village qu'eux, Sainte-Foy-la-Grande, et leurs familles sont alliées. Broca, durant l'été 1860, participe, avec Élie et Élisée, à un voyage d'étude dans le massif du Pelvoux pour les Guides Joanne (Nettlau 1928, p. 162). C'est lui qui fonde, en 1859, la Société d'Anthropologie de Paris, considérée comme l'un des premiers lieux où se développe, en France, le débat sur l'évolutionnisme darwinien (Stocking 1984). Broca, fervent républicain et partisan de la science laïque (Blanckaert 2009), collabore sur ces questions avec les frères Reclus, qui ne partagent pourtant pas son approche de l'anthropologie physique et de la raciologie, malgré l'hospitalité que les articles d'Élie trouvent régulièrement dans la Revue d'anthropologie. Dans les années 1890 Élisée Reclus, dans le cadre de la Société d'Anthropologie, travaille avec le préhistorien Gabriel de Mortillet (1821-1898) à un projet de réforme laïque de la chronologie universelle (Mortillet 1893).

La démarche des frères Reclus est, quant à elle, plus proche de ce qu'on appelle aujourd'hui l'anthropologie sociale (Stocking 2006), et leurs références principales sont à chercher au-delà de la Manche, dans ce qui a été décrit comme l'« anthropologie évolutionniste de l'époque victorienne » (Fabietti 1980, trad. de l'auteur; Stocking 1987). Au cours du xix<sup>e</sup> siècle, les études ethnographiques, en croisant la biologie évolutionniste de Charles Darwin, la géologie de Charles Lyell et « l'invention de la préhistoire » de John Lubbock, promurent le questionnement de « la véridicité non seulement de la tradition biblique, mais aussi de la chronologie de l'histoire du monde telle que l'Église l'acceptait » (Fabietti 1980, p. 17). La crise du créationnisme s'accompagne alors de l'« équation paléolithique », qui permet d'envisager un progrès continu et uniforme de toute l'humanité, traversant les mêmes phases de la culture matérielle (Paléolithique, Néolithique et âges des métaux) à différentes périodes historiques. On peut donc comparer la vie des « primitifs » à celle des habitants de l'Europe quelques millénaires auparavant. « En vertu de la

fondamentale identité de ses facultés mentales, l'homme reproduit, au même niveau de maturité intellectuelle, des formes matérielles d'adaptation semblables » (ibid., p. 18).

Pour des intellectuels engagés comme les frères Reclus, les aspects les plus intéressants de cette démarche sont, d'un côté, la possibilité de penser une science indépendante de la religion, et de l'autre, de pouvoir affirmer le principe de l'unité humaine, en dépassant le polygénisme et le dégénérationnisme, que les milieux conservateurs opposaient alors aux évolutionnistes (ibid., pp. 36-37). Les anarchistes de l'époque donnaient d'ailleurs une interprétation solidariste de l'évolutionnisme d'après la théorie kropotkinienne de l'entraide (Kropotkin, 1902). Les Reclus sont en contact avec les anthropologues victoriens. Ainsi, Élie correspond avec Lubbock 1 et reçoit en 1878 à Londres la charge de président de l'Anthropological Institute (Reclus, 1878).

Cependant, les Reclus se démarquent, sous certains aspects, de ce courant. Lubbock, par exemple, dans l'édition française de ses *Origines de la civilisation*, affirme se consacrer à « la description des sauvages modernes, parce que les armes et les instruments qu'emploient aujourd'hui les races inférieures servent à nous expliquer l'usage de ceux qu'on a découverts dans les anciens tumuli » (Lubbock 1877, p. 1). De même, Edward Burnett Tylor affirme s'intéresser à « the lowest known stages of civilization and the lower races » (Tylor 1873, p. 112). Les Reclus, au contraire, n'acceptent pas l'existence de « races inférieures ». Ils reconnaissent les étapes du progrès matériel tout en refusant l'idée d'une supériorité culturelle et se gardent de tout jugement moral sur les peuples premiers. Ainsi, dans leurs ouvrages, ne trouve-t-on presque jamais de définition des « sauvages ». Élie Reclus reconnaît même, explicitement, l'existence, chez les peuples dits primitifs, de « l'homme moral » (Reclus 1885, p. V). Il critique ensuite les sources de l'ethnographie de son époque : « [N']hésitons [...] pas à affirmer qu'en nombre de tribus, dites sauvages, l'individu moyen n'est inférieur, ni moralement, ni intellectuellement, à l'individu moyen dans nos États dits civilisés [...]. Ces populations n'ont été décrites que par les envahisseurs, et ceux qui pouvaient le moins les comprendre » (ibid., pp. XIII-XIV).

En réalité, Élisée Reclus apparaît assez proche du géographe allemand Friedrich Ratzel, qu'il tient en haute estime 2 malgré ses idées politiques assez conservatrices et le fait que Ratzel soit plus jeune et moins connu. Le géographe de Leipzig, en effet, exprime dans sa principale étude ethnographique, la *Völkerkunde*, des concepts qui relèvent d'une sorte de relativisme culturel, partagé par Reclus : d'après lui, les différences entre peuples n'indiquent pas supériorité ou infériorité, mais plutôt les formes d'adaptation aux différents milieux. « Dans le jugement qu'on

porte sur les peuples, on est dominé par son sentiment de superbe envers ses semblables, mais il faut être justes, et pour cela l'ethnologie peut nous aider» (Ratzel 1887, p. 4, trad. de l'auteur).

La géographie d'Élisée Reclus est considérée comme l'une des premières tentatives de redimensionner l'hégémonie de l'Europe dans les dynamiques globales. Un géographe d'idées très différentes comme Marcel Dubois reconnaît en 1892 que, dans la NGU, se trouvent « les meilleures critiques du chauvinisme européen » (Dubois 1892). La NGU, contrairement aux ouvrages géographiques précédents qui donnaient la part belle au Vieux Continent, ne consacre à ce dernier que 5 volumes sur 19, en se distinguant explicitement, depuis les premières pages, de ce qu'on appelle aujourd'hui l'« européocentrisme » ou l'« ethnocentrisme ». D'après son auteur, « La moindre tribu barbare, le moindre groupe d'hommes encore dans l'état de nature pense occuper le véritable milieu de l'univers, s'imagine être le représentant le plus parfait de la race humaine » (Reclus 1876, p. 5). Et si Reclus a choisi de commencer son ouvrage par l'Europe, il précise que « ce n'est point en vertu de préjugés semblables [mais parce que] le continent européen est le seul dont toute la surface ait été parcourue et scientifiquement explorée, le seul dont la carte soit à peu près complète » (ibid., p. 6). Ces affirmations relativistes contrastent nettement avec celles de la précédente géographie universelle francophone, les *Précis* de Conrad Malte-Brun, qui présentent l'Europe comme: « la métropole du genre humain et la législatrice de l'univers. L'Europe est présente dans toutes les parties du monde ;

un continent entier n'est peuplé que de nos colonies ; la barbarie, les déserts, les feux du soleil ne soustrairont pas longtemps l'Afrique à nos actives entreprises ; l'Océanie semble appeler nos arts et nos lois [...] ; bientôt l'Inde britannique et la Russie asiatique se toucheront, et l'immense, mais faible, empire de la Chine ne saurait résister à notre influence s'il échappe à nos armes » (Malte-Brun 1845, p. 2).

#### L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE: RÉSERVES ET REFOULEMENTS

En 1890, quand Reclus aborde l'Amérique boréale dans son 15e volume, les Amérindiens sont l'objet de la curiosité pour l'exotisme du public français, comme le démontrent les expériences des zoos humains et des cirques, notamment le Wild West Show de Buffalo Bill installé en 1889 à la porte Maillot à Paris, mais le goût pour l'exotisme est attesté par la presse en réalité tout au long du XIXe siècle (Maguet 2006). Dans les récits des voyageurs européens de l'époque, les Indiens sont présentés comme des « hommes en retard » dans un processus menant à la Civilisation (Gadenne 2010). Des études ont porté sur le qualificatif d'« apaches », dont a été affublée, au début du XXe

siècle, la pègre parisienne. La métaphore trouvait ses racines dans une littérature qui attribuait aux Indiens d'Amérique les mêmes vices, tels que saleté, violence et insubordination, par lesquels on prétendait identifier, en France, les « classes dangereuses » (Kalifa 2002).

Du point de vue scientifique, ainsi que des études récentes viennent de le démontrer, l'américanisme savant a du mal à s'implanter en France au cours de ces décennies. Cela tient également à la chute de l'intérêt pour le Nouveau Monde qui suivit l'échec des aventures mexicaines du Second Empire. Ainsi, ce n'est qu'en 1895 qu'est instituée la Société des Américanistes (Laurière 2009 ; Logie et Riviale 2009 ; Prévost Urkidi 2008). La NGU est donc, durant ces années, l'une des références les plus importantes pour le public francophone qui souhaite connaître les peuples extra-européens.

Dans ses volumes consacrés à l'Amérique du Nord, Reclus aborde la colonisation de cette dernière à une époque où les Anglais avaient la part belle dans le partage du monde entre les puissances coloniales. Déjà, dans le chapitre consacré à la Grande-Bretagne, le géographe exprimait une opinion très claire sur l'œuvre « civilisatrice » des colonisateurs anglo-saxons, chaque fois qu'ils étaient entrés en contact avec d'autres peuples :

En beaucoup de contrées malheureusement, les Anglais n'ont su que détruire, faire le vide. En Tasmanie, ils ont exterminé jusqu'au dernier indigène. Dans le continent australien, quelques tribus de naturels fuient encore devant eux comme des bandes de kangourous ; mais la première espèce de gibier est menacée de destruction prochaine. En Océanie, que d'îles ont été également dépeuplées par eux, et dans leurs colonies américaines, devenues maintenant les États-Unis, que de nations indiennes ils ont odieusement massacrées, sans parler de celles qu'ils ont fait périr par l'eau-de-vie et les vices d'importation européenne! (Reclus 1879, p. 359)

En parlant de l'Amérique du Nord, le principe général que Reclus affirme d'après son analyse historique est que, depuis les premières explorations médiévales des Vikings, le massacre accompagna partout le débarquement des Européens : « Comme les envahisseurs de toutes les nations d'Europe qui leur succédèrent, les pirates normands massacrèrent des indigènes pour le seul plaisir de répandre le sang: l'œuvre d'extermination commença dès l'arrivée des blancs » (Reclus, 1890, pp. 12-13).

En partant du nord, le géographe, qui connaît l'étymologie méprisante de l'appellation « Esquimaux » (« mangeurs de viande crue ») dont ont été affublés des peuples se désignant eux-mêmes comme Inuit (« hommes »), ne cache pas sa sympathie pour leur cause et pour leurs institutions égalitaires. À propos des autochtones d'Alaska, il affirme que « Ces indigènes, au nombre de quatre centaines

environ, sont, comme la plupart des autres Esquimaux, en voie de diminution rapide, à cause de ce dépeuplement des mers que poursuivent les baleiniers américains [...]. Il n'existe guère au monde d'hommes plus paisibles et plus doux que les Inuit de Point-Barrow. Ils n'ont point de chefs, élus ou héréditaires, et vivent en état de parfaite égalité [...]. Les femmes jouissent d'une parfaite égalité avec les hommes » (Reclus 1890, p. 223).

Reclus, en anticipant d'une certaine façon les théories de Pierre Clastres (1974), autre esprit marqué par les idées libertaires, regarde avec intérêt l'égalitarisme, vrai ou supposé, de diverses sociétés amérindiennes : ainsi s'intéresse-t-il à l'institution que l'anthropologie désigne comme « la chefferie ». « Il est impossible de traduire le mot de "roi" dans un langage indien, car l'idée même qui répond à ce terme est absolument inconnue des Peaux-Rouges : le chef n'est autre que "le premier parmi ses égaux" » (Reclus 1892, p. 45). Par ailleurs, pour Reclus, militant en faveur de l'émancipation féminine en Europe, la parité dont les femmes jouissent chez divers peuples natifs irait littéralement de l'Arctique à la Patagonie, où les Araucans « traitent bien leurs femmes, comme tous les aborigènes, car jamais épouse indienne ne fut frappée » (Reclus 1893, p. 762). Quelle que soit la validité scientifique de ces affirmations, elles sont révélatrices de la perspective universaliste d'un auteur qui cherche dans l'Autre des éléments à l'appui d'une intégration culturelle bannissant le préjugé de la supériorité du « civilisé ».

De façon opposée, le géographe énumère avec méticulosité les dégâts matériels et moraux provoqués par les occupants de diverses nationalités impliqués dans la colonisation. À propos des îles Aléoutiennes : « Tant qu'ils furent indépendants, les Aléoutes étaient un peuple joyeux ; mais depuis l'asservissement que leur ont imposé les Russes, ils sont devenus tristes. Il n'est pas d'indignités qu'on ne leur ait fait subir » (Reclus 1890, p. 226).

Avec beaucoup d'avance sur les célèbres assertions de Jared Diamond (1997), Reclus insiste sur l'aspect biologique des crises démographiques amérindiennes, en citant des sources vernaculaires qui démontrent la conscience indigène du danger des maladies importées par les conquérants. Il affirme ainsi que les Européens « méritent le nom que leurs donnent les Tineh de l'Amérique boréale : Ewie Daetlini "ceux qui traînent la mort après eux" » (Reclus 1905, p. 329).

Concernant les chasseurs-pêcheurs de l'Amérique boréale, Reclus ne manque pas de mentionner les épisodes de prépotence que leur firent subir d'autres peuples indigènes plus belliqueux, comme les Peaux-Rouges canadiens, ensuite traités de la même manière par les colons français et anglais : « Les colons d'Europe les refoulent comme ils avaient eux-mêmes refoulé ou exterminé les Inuit ou

Skrällinger, qui, sous le nom d'Eskimaux, vivaient encore au siècle dernier sur le golfe du Saint-Laurent » (Reclus 1890, p. 477).

Les Peaux-Rouges sont l'objet de chapitres spécifiques, à la fois dans le volume de la NGU consacré aux États-Unis et dans *L'Homme et la Terre*. Le génocide de ces peuples est abordé de façon très explicite : Reclus attaque d'abord les justifications qui présentent l'extinction des Indiens comme une conséquence inévitable de leur rencontre avec les « civilisés ».

Quelques théoriciens de la force brutale, heureux d'échapper à un remords, ont excipé d'une prétendue loi d'après laquelle une race « inférieure » devrait nécessairement disparaître au contact d'une race « supérieure ». La présence du blanc suffirait pour que le rouge se trouvât frappé à mort dans sa personne ou dans sa descendance. Loi commode, qui permettrait au colon d'en agir à son aise avec les indigènes, en rejetant sur la fatalité les effets de ses propres agissements: spoliation, cruauté, tromperie deviendraient ainsi des formes presque justifiables de la lutte pour l'existence ! Mais cette « loi » n'existe point. (Reclus 1892, p. 679)

Concernant les maladies, si les premiers explorateurs étaient sans doute inconscients du danger des germes qu'ils transmettaient aux autochtones, à partir d'un certain moment ce fait fut empiriquement connu, et Reclus dénonce la diffusion volontaire des maladies par les colons.

[O]n peut citer des exemples de maladies meurtrières, rougeole, variole et autres, qui ont décimé, parfois même presque entièrement détruit, des peuplades d'aborigènes ; mais on sait aussi que maintes fois ces épidémies furent déchaînées sciemment par l'envoi des haillons souillés [...]. On sait comment les Visages Pâles s'y sont pris pour débarrasser de ses hôtes la terre dont ils voulaient s'emparer. À l'égard des malheureux, c'est dans toutes les colonies à peu près la même histoire de fraudes, de violences et de cruautés systématiques. En Virginie, aussi bien que dans les Carolines, à New York et dans la Nouvelle-Angleterre, les blancs de toute race et de toute religion ne se firent aucun scrupule de tromper les Indiens de mille façons, de les corrompre en favorisant leur penchant à l'ivrognerie, de les exciter les uns contre les autres, de leur déclarer des guerres injustes et de massacrer, même de brûler les prisonniers ; dans plusieurs colonies, des lois formelles autorisèrent l'esclavage perpétuel des Peaux-Rouges capturés à la guerre et la vente des enfants, comme « païens et fils du diable », aux planteurs des Bermudes. Quand une épidémie sévissait contre les blancs, on y voyait l'effet de la colère divine ; quand elle décimait les Indiens, elle était une bénédiction d'en haut. (ibid., pp. 679-680)

Reclus distingue, à propos des États-Unis, la période précédant l'In-dépendance de la période suivante, lorsqu'on légalisa l'expropriation des terres indiennes, en instituant des réserves et des subsides pour « protéger » leurs habitants. Le géographe ne manque pas d'ironiser sur ces mesures, qu'il considère comme hypocrites et paternalistes.

Dans quelques colonies, la guerre était sans trêve ni merci, on traquait les sauvages comme bêtes fauves ; on mettait leurs têtes à prix comme celles des loups et des vipères. Couvertes de leurs cadavres, les plus belles campagnes de l'Amérique du Nord, celles du Kentucky, devinrent pour les Indiens « le sol sombre et sanglant » [...]. Dans les premiers temps de la colonisation, les massacres se faisaient sans scrupules hypocrites [...]. Heureux parmi les Indiens ceux qui, après avoir touché tout ou partie du prix de vente des terres, sont laissés à eux-mêmes dans leurs réserves et ne dépendent pas, pour leur vie journalière, de la sollicitude du gouvernement fédéral! (ibid., pp. 681-682)

Le géographe affirme que les contagions biologiques mais aussi les impacts économiques et sur les mœurs provoqués par les colons, ont eu, sur les Indiens, des effets de « démoralisation » qui ont entraîné une crise de l'institution de la chefferie et l'abolition des propriétés communes originelles.

À l'époque de leur liberté, le pouvoir monarchique était complètement inconnu des Indiens, ils avaient pour « chefs » des hommes de confiance devenus populaires à cause de leur courage, de leur adresse ou de leur prudence. Maintenant ces chefs sont devenus peu à peu des maîtres, auxquels on s'adresse spécialement pour toutes les transactions commerciales ou militaires ; leurs intérêts, désormais distincts de ceux de leurs sujets, les portent à s'enrichir aux dépens d'une foule avilie [...]. « L'homme blanc, le whisky, la variole, la poudre et les balles, l'extermination ! » répète un des proverbes indiens [...]. Un décret présidentiel suffit donc pour enlever des millions de kilomètres carrés aux indigènes et pour faire d'eux, s'ils ne savent s'accommoder au nouveau milieu, des intrus, des « forbans » sur la terre de leur patrie. (ibid., pp. 683-684)

Tout en s'intéressant à l'actualité du problème indien aux États-Unis et au Canada et au futur de ces communautés, Reclus analyse leur distribution territoriale, en faisant dessiner à son cartographe Charles Perron des cartes thématiques consacrées aux réserves (Reclus 1890, p. 394, 1892, p. 687). Il ne manque pas de faire une histoire des révoltes indiennes et de leurs dramatiques répressions ou parfois des expéditions préventives.

[En 1890 des danses] magiques furent considérées comme une rébellion des Sioux. Un de leurs chefs plus fameux, Sitting Bull ou le « Taureau Assis », fut arrêté dans sa tente, à Standing Rock, dans le Dakota du Nord, et tué avec nombre de ses compagnons pendant la bagarre qui suivit sa capture. Dans le Dakota du Sud, à Wounded Knee, la répression fut plus terrible : on commença par désarmer les hommes, puis on les massacra, ainsi que les femmes et les enfants qui s'enfuyaient. (Reclus 1892, p. 687)

Cependant Reclus, cohérent avec son souhait d'un mélange ethnique universel, croit en une « assimilation graduelle » (ibid., p. 688) qui puisse permettre aux Indiens survivants et à leurs

descendants d'acquérir les mêmes droits que les citoyens américains. Dans son dernier ouvrage, *L'Homme et la Terre*, il revient sur les mêmes problématiques, en ajoutant en plus le sarcasme à l'égard des valeurs « religieuses » des fondateurs de la société américaine.

On sait que, bien avant le massacre des peuples chasseurs en fuite vers le Far West, mainte peuplade de Peaux-Rouges fut systématiquement exterminée ; et que, notamment, les « Puritains » de la nouvelle Angleterre s'adonnèrent à cette œuvre de haine avec un zèle religieux [...] et c'est uniquement afin de s'emparer de leurs terres sans les payer, ou simplement par l'effet d'une brutalité féroce, par l'entraînement furieux de la guerre, qu'ont eu lieu les refoulements d'Indiens accompagnés de tueries. Souvent même on procéda systématiquement à la suppression de la race par la propagation de maladies contagieuses et surtout par la distribution de mauvaises eaux-de-vies. À cet égard, la foule cruelle aime à répéter un proverbe ironique : « Le mauvais whisky fait de bons Indiens! » C'est-à-dire qu'il les tue. (Reclus 1908, pp. 98-99)

Reclus souligne enfin les diverses stratégies de résistance mises en œuvre par les peuples qui « ne veulent pas mourir » (ibid., p. 101) et qui tentent de conserver leur culture en se réfugiant dans des endroits reculés ou dans des pays, tels le Canada ou le Mexique, où il semble exister plus de tolérance. Le géographe aborde un cas original de résistance culturelle ou, dans la terminologie du géographe Don Mitchell, de « cultural war » (Mitchell 2000) : celui de l'Indien Sequiah, inventeur de l'alphabet Cherokee. Ce personnage est également cité par J. Diamond, mais c'est Reclus qui saisit la valeur politique et identitaire de sa trouvaille, connaissant bien la lutte des socialistes et des anarchistes européens de son époque pour l'alphabétisation populaire.

Sequiah, ayant compris la puissance intellectuelle que le livre assurait aux Blancs, oppresseurs de sa race, voulut aussi relever les siens dans la communion de la pensée écrite, reproduite par l'impression, mais il crut qu'un syllabaire, au lieu d'un alphabet, conviendrait au génie de sa langue, et ses contribuables, consultés par lui en grand conseil, ayant partagé son avis, il fut décidé que désormais les journaux et les actes de la nation seraient écrits au moyen des signes de Sequiah : en trois mois, tous les Tcheroki étaient devenus des lettrés dans leur idiome. (Reclus 1908, p. 104)

## L'AMÉRIQUE CENTRALE: GÉOHISTOIRE D'UN GÉNOCIDE

Le 17e volume de la NGU, paru avant le 16e pour des raisons éditoriales, est consacré à l'Amérique centrale et aux Antilles. Il se distingue par sa relative richesse de renseignements, à cause du prestige dont les vestiges des anciens peuples mésoaméricains ont joui tout au long du xixe siècle, ce qui encouragea plusieurs expéditions scientifiques, soutenues parfois par la Société de Géographie de Paris (Prévost Urkidi 2009). Cependant, ces régions ont été le premier théâtre de la

Conquista : le volume contient 33 occurrences du mot « massacre » et de ses dérivés; on y trouve 24 fois le mot « extermination » et 2 fois le terme « tuerie ». Déjà, dans le chapitre des Généralités sur l'Amérique, Reclus avait présenté l'entreprise de Christophe Colomb de façon pas précisément apologétique, en définissant ainsi le Génois : « Le premier Européen qui visita le Nouveau Monde, il fut aussi le premier planteur qui asservit les indigènes et les fit périr à son service » (Reclus 1890, p. 19). Cependant, Reclus ne déplore pas la découverte de l'Amérique en soi car, d'après lui, la connaissance est toujours salutaire.

[Sans la découverte du Nouveau Monde] Le moyen âge se serait prolongé, la mort intellectuelle et morale en eût été la conséquence probable. Mais quelle secousse pour l'esprit humain, quelle incitation à l'étude et aux progrès de toute sorte, quand l'homme put constater, par le témoignage décisif des sens, que sa Terre flottait dans l'éther, planète parmi les planètes, l'une des molécules errant par myriades dans l'infini ! L'influence qu'exercèrent les découvertes de l'âge colombien fut grande par les connaissances directes qu'elle valut à l'humanité : elle fut bien plus grande encore par leur action indirecte pour l'émancipation intellectuelle. (ibid., p. 71)

Ce ne sont pas les explorations, mais les conquêtes que Reclus déplore, sans oublier la responsabilité de ceux qui leur ont fourni des prétextes religieux.

[L]’arrivée de Colomb sur le sol du Nouveau Monde [...] fut pour les habitants des Antilles le signal de la disparition en masse. Pourchassés par les dogues, puis baptisés de force et devenus ainsi les « frères spirituels » des Espagnols, mais condamnés en même temps à tous les travaux, corvées d’approvisionnement[,] exploitation des mines, culture des plantations, attachés à la glèbe et répartis par troupeaux entre les conquérants, enfin soumis à l’Inquisition, les malheureux ne furent bientôt qu’une horde d’esclaves : Española, Cuba, où les indigènes se pressaient par centaines de milliers, furent transformées en solitudes ; on vit des tribus entières renoncer à toute civilisation, se réfugier dans les forêts et revivre de la vie bestiale des ancêtres ; on en vit d’autres se suicider pour échapper à l’atroce domination de l’étranger [...]. Les crimes des Antilles se renouvelèrent en maintes contrées de l’Amérique du Nord et du Sud. On sait combien peu coûtait le sang humain aux Cortez et aux Pizarro : c’est par centaines de mille que se firent les meurtres ; maint district fut complètement dépeuplé. Et ce ne sont pas les Espagnols seuls qui se livrèrent à ces égorgements : tous les conquérants, à quelque race qu’ils appartenissent, ont pris part à ces boucheries. Ceux qui ont versé le moins de sang, les Portugais par exemple, le doivent non à leur esprit de bienveillance et d’équité, dont ils n’ont d’ailleurs point fait preuve dans les Indes orientales, mais à leur établissement dans un pays où ils ne trouvaient devant eux que des tribus errantes, fuyant au loin dans les forêts. Là où le massacre n’eut pas lieu, le refoulement graduel s’accomplit, produisant les mêmes effets. (ibid., pp. 73-74)

Du point de vue de la science et de l'histoire matérielle, les civilisations écrasées par les Espagnols en Amérique centrale, d'après Reclus, n'étaient pas inférieures à celles de l'Europe de l'époque.

[L]es Mexicains, habiles ingénieurs, avaient construit des digues, chaussées, canaux, aqueducs, égouts ; ils possédaient de belles routes, sur lesquelles les courriers faisaient un service de poste auprès duquel les institutions analogues de l'Europe étaient encore rudimentaires ; ils savaient travailler l'or, l'argent, le cuivre et d'autres métaux ; leur science astronomique était telle, qu'ils avaient su diviser leur année en dix-huit mois de vingt jours, avec cinq jours complémentaires, de manière à lui donner exactement 365 jours ; enfin, ils peignaient et sculptaient leurs annales, se servaient même de caractères hiéroglyphiques : tous ces produits de l'art et de la science furent considérés par les prêtres ignorants de l'Espagne comme les œuvres du démon et livrés aux flammes. (ibid., p. 74)

Une spécificité qui, d'après Reclus, distingue l'Amérique centrale et méridionale, est la survivance relative de l'élément indien, due à des modalités différentes d'occupation. Tandis qu'aux États-Unis, le pourcentage d'indiens dans la population totale était, à son époque, devenu minime, dans diverses régions de colonisation hispanique, les Amérindiens avaient connu, après un premier choc, une reprise démographique accompagnée de phénomènes de métissage.

Cela intéresse beaucoup Reclus qui envisage le mélange universel des dites « races », comme l'une des solutions pour assurer à l'humanité un avenir pacifique. S'il utilise, d'après le vocabulaire de son époque, des mots tels que « race » et « nègre », aujourd'hui bannis du langage scientifique, cela n'enlève rien à la portée antiraciste de sa pensée (La Vergata 2009 ; Ferretti, Malburet et Pelletier 2011). Au contraire, c'est cette idée reclusienne de mélange qui sonne comme un blasphème aux oreilles des tenants des théories racistes, bien effrayés, encore à cette époque, par toute forme de métissage (Coquery-Vidrovitch 2003). D'après Reclus, « Quelles que soient les prétentions, il ne saurait exister dans l'Amérique latine de race vraiment pure, puisque les premiers immigrants européens, du Mexique au Chili, prenaient presque tous femme parmi les indigènes [...]. On peut évaluer à une trentaine de millions les Américains qui, par le mélange des sangs, appartiennent à la fois aux deux races, dites "blanche" et "rouge" d'après les nuances primitives de la peau » (Reclus 1890, p. 76).

Reclus remarque que cette fusion a été plus simple avec les colons d'origine ibérique qu'avec les anglo-saxons, opposant, de manière un peu stéréotypée, l'« humanité » latine et la « brutalité » anglo-saxonne.

Les États-Unis ne sont, pour ainsi dire, qu'une annexe de l'Ancien Monde. Par leur population, blanche et noire, ils reproduisent l'Europe et l'Afrique dans un autre continent; les éléments

aborigènes n'y sont représentés que dans une mesure relativement très faible, et les tribus qui n'ont pas été massacrées ou qui ne se sont pas fondues dans la masse des autres habitants sans laisser de vestiges, vivent encore à l'état sauvage en des enclaves plus ou moins respectées. Dans l'Amérique espagnole, au contraire,

le gros de la population se compose d'Indiens hispanifiés, qui, tout en recevant la civilisation européenne et en se mêlant aux races de l'Ancien Monde, n'en sont pas moins les représentants de l'ancienne race américaine. Les Néo-Saxons ont détruit ou repoussé les populations indigènes; les Néo-Latins les ont assimilées. (Reclus 1891, p. 14)

Pour écrire les derniers trois tomes de son ouvrage, consacrés à l'Amérique latine, Reclus a travaillé longtemps dans les archives et bibliothèques de Lisbonne, Madrid, Séville et Salamanque 3, où il a eu accès non seulement aux sources historiques sur la Conquista, mais aussi aux débats de l'époque, lorsque les théologiens se demandaient si les Indiens avaient ou non une âme. Reclus cite souvent les ouvrages du « défenseur des Indiens », Bartolomé de las Casas, mais fait son propre parallèle entre l'oppression des indigènes et celle des esclaves noirs.

D'après Bartolomé de las Casas, « les chrétiens causèrent par leurs tyrannies et œuvres infernales la mort de plus de douze millions d'âmes, — peut-être même plus de quinze millions, — hommes, femmes et enfants ». Quel que soit le degré d'approximation auquel le fameux « défenseur des Indiens » ait pu atteindre dans cette effrayante évaluation, il est certain que les massacres et l'oppression mirent à peu près fin à la race dans les Antilles, tandis que les peuples et tribus du Mexique et de l'Amérique Centrale continuèrent de subsister. Il fallut donc peupler de gens d'une autre race les îles de cette « mer des Caraïbes » où l'on ne trouve plus de Caraïbes, et des nègres vinrent remplacer les Indiens. C'est par millions qu'on importa les esclaves africains pour coloniser le pays au lieu des millions d'indigènes massacrés ; mais aucune suite de documents précis ne permet d'évaluer à combien de têtes s'éleva, pendant plus de trois siècles, l'introduction de ce bétail humain. Quelques auteurs ont parlé de dix ou quinze millions d'individus : en tout cas, la traite a certainement coûté à l'Afrique, par les guerres qu'elle a suscitées, un plus grand nombre de vies humaines. (ibid., p. 12)

Reclus essaie donc d'évaluer la perte démographique entraînée par la Conquista. Encore aujourd'hui il est difficile, pour les historiens de la démo-graphie, d'avancer des chiffres précis sur le nombre d'Amérindiens qui périrent lors des premiers contacts avec les Européens. Des études récentes envisagent une perte d'environ 30 à 40 millions d'individus dans l'ensemble du continent américain (Livi Bacci 2005 ; Mesclier 2006). Parmi les sources dont Reclus dispose, se trouvent des témoignages directs des massacres qui eurent lieu dans chaque contrée.

Les conquérants espagnols firent au Mexique ce qu'ils avaient fait dans les Antilles : ils massacrèrent les indigènes qui résistèrent et soumièrent les survivants à un régime d'esclavage sans pitié. « Une longue expérience, dit Pierre Martyr Anghiera, a démontré la nécessité de priver ces hommes de la liberté et de leur donner des guides et des protecteurs ». Grâce à ces « protecteurs », des provinces se trouvèrent presque entièrement dépeuplées en moins d'une génération. Le siège de Mexico, « où les hommes étaient aussi nombreux que les étoiles dans le ciel et les grains de sable au bord de la mer », coûta la vie, dit-on, à 150 000 personnes. De même, d'après Pimentel, la province de Nueva-Galicia, qui est devenue l'État de Jalisco, aurait vu sa population de 450 000 Indiens réduite à 12 600. (Reclus 1891, p. 107)

Dans le nord du Mexique, les propriétaires avaient mené, jusqu'à des temps récents, une guerre d'extermination contre les Apaches. Reclus ne manque pas de remarquer qu'il existe une version européenne de l'habitude de ramener le scalp ou une autre partie du corps de l'ennemi tué.

Conscients de leur origine indienne, les gens du peuple se sentaient fiers des exploits de leurs frères encore sauvages, et souvent chansonnèrent les infortunes des propriétaires courant vainement à la recherche de leurs troupeaux. Pour se débarrasser des voleurs apaches, on décréta contre eux une guerre d'extermination. On mit leur tête à prix ; une prime de 200 piastres payait la chevelure et la paire d'oreilles d'un guerrier; l'Indienne, enlevée vivante, valait 150 piastres ; on donnait le même prix pour le jeune garçon vif et 100 piastres pour son cadavre. (ibid., p. 124)

La critique contre les récits des conquérants magnifiant les merveilles qu'ils allaient détruire affleure aussi dans différents passages de la NGU. « “La cité de Churultecal” — ainsi la nomme Cortès, — contient vingt mille maisons dans le corps de la ville et autant dans sa banlieue: du haut de l'un des temples, j'ai compté plus de quatre cents tours, toutes appartenant à d'autres sanctuaires. Mais quelques jours à peine après avoir contemplé ce panorama de la ville, le conquérant se mettait à l'œuvre de destruction par le massacre et l'incendie » (ibid., p. 201).

En déplaçant son enquête vers le sud, le géographe rencontre des civilisations qui ont survécu au massacre et dont la langue et l'identité ont « ressuscité ». De plus, ces cultures ont englobé les descendants des envahisseurs, faisant ainsi écho à l'aphorisme horatien « *Graecia capta ferum victorem cepit* » 4.

Les Maya se sont plus vaillamment maintenus contre les Espagnols que la nation des Aztèques : du reste, ils avaient atteint, paraît-il, dans les âges précolombiens, un degré plus haut de civilisation ; quoique Colomb n'ait point visité les Maya, leur réputation était venue jusqu'à lui. L'œuvre d'extermination racontée par Las Casas et Diego de Landa fut terrible : la race avait presque disparu ; cependant elle a repris peu à peu ; et, malgré leur petit nombre, les Maya vaincus n'ont point abdiqué leur langage: on dit même que la plupart de ceux qui connaissent l'espagnol refusent de le parler. Le fait est que dans le Yucatan les conquérants finirent par être conquis : dans les campagnes, la langue maya est

d'un usage général, si ce n'est aux alentours de Campeche; dans les districts de l'intérieur, les descendants des Espagnols ont en grand nombre désappris le parler de leurs aïeux. (ibid., p. 250)

Reclus était connu en France, depuis ses premières publications dans *La revue des deux mondes*, comme l'un des avocats des Noirs américains pendant la Guerre de Sécession (Alavoine-Muller 2007). Il n'est donc pas surprenant qu'il focalise son attention sur l'histoire de l'esclavage en Amérique latine, auquel on avait soumis d'abord les Amérindiens dans les plantations des Antilles, au prix du dépeuplement de vastes régions.

On sait que le manque presque absolu de population indienne sur les côtes atlantiques, du Yucatan au Nicaragua, est dû aux traitants espagnols. Lorsque les indigènes de Cuba et d'Española eurent été exterminés par les propriétaires, sans que la traite des noirs fournisse encore un nombre suffisant de travailleurs, les planteurs de ces îles cherchaient à recruter leurs chiourmes par l'importation des « Caraïbes », c'est-à-dire des Indiens de toute race qui peuplaient les îles et la terre ferme et que l'on accusait de tous les crimes et de cannibalisme afin de ne pas avoir à se reprocher leur asservissement. La chasse à l'homme se fit surtout le long des côtes du golfe de Honduras [...]. Lors de l'arrivée des Espagnols, la résistance des indigènes du Honduras fut courageuse et tenace ; du moins, dans l'intérieur des terres, ne furent-ils pas exterminés, tandis que sur le littoral et sur les rives des fleuves navigables les pirates enlevèrent, on le sait, les habitants pour les vendre comme esclaves dans les plantations des Antilles, où ils devaient tous périr. (Reclus 1891, pp. 366 et 465)

L'histoire écrite par les Européens, à l'époque, traitait principalement des peuples tels que les Mayas et les Incas, mais s'intéressait très peu à d'autres populations précolombiennes. Cependant, Reclus fait état du massacre de peuples moins connus, comme dans le cas du Nicaragua.

La dépopulation se fit dans le Nicaragua, sinon d'une manière plus atroce, du moins en des proportions plus vastes encore que dans le reste de l'Amérique Centrale, car dans cette région cultivée des isthmes les habitants n'avaient aucun lieu de refuge. Plus les Indiens étaient nombreux, plus les massacres faisaient de vides dans ces multitudes. Même dans le Nicaragua oriental, voisin de la mer des Caraïbes, les tribus indiennes couvraient de leurs villages maintes régions entièrement dépeuplées depuis par les pirates. C'est ainsi que du Mico à l'estuaire de Blewfields on retrouve d'anciens cimetières, des fragments de poteries, des pierres sculptées, même des effigies humaines : les demeures espagnoles que l'on rencontre en descendant le cours du Mico sont construites avec les débris des bâtisses indiennes. (ibid., p. 507)

Abordant la région des Antilles, Reclus remarque la totale extinction des peuples d'îles entières. Dans le cas d'Hispaniola-Haïti, on trouve précisément sous sa plume la description de ce qu'on appelle aujourd'hui un génocide.

Colomb parle de ce peuple en termes qui ont été rarement appliqués à d'autres hommes. « Ils aiment leurs prochains comme eux-mêmes, dit-il ; leur parler, toujours aimable et très doux, est accompagné de sourires ». Et pourtant celui même qui leur rendait un si haut témoignage commença l'asservissement de ces Indiens par la ruse et la violence ; ses compagnons et ses successeurs le dépassèrent en cruauté, et l'on vit des Espagnols se faire un passe-temps de lancer leurs bouledogues contre les indigènes, déchirés tout vivants. En vain les malheureux se révoltèrent: la guerre ne fit que hâter les massacres. On raconte que pour en finir plus vite de leur misérable existence, les Haïtiens désespérés jurèrent de ne plus laisser naître d'enfants : ce fut le suicide de la race entière. En un demi-siècle, la nation qu'avaient trouvée les Espagnols et qu'ils brûlaient du désir de « convertir à la vraie foi » n'existait plus. (ibid., pp. 743-744)

Dans le cas des Petites Antilles, Reclus n'épargne pas ses compatriotes, car les Français partageaient la responsabilité de la disparition de plusieurs peuples autochtones. « De même que les Caraïbes avaient exterminé les Araouaques, de même les blancs, Espagnols, Français, Anglais, exterminèrent à leur tour les Caraïbes. L'histoire de chaque île, notamment celle de la Martinique, de Dominica, de Saint-Vincent, est le récit du massacre des indigènes, et maintenant il ne reste plus qu'un petit nombre de Caraïbes métissés » (ibid., p. 845).

Dans le cas de Saint-Christophe, c'est avec leurs rivaux anglais que les sujets du roi Louis se disputèrent le peu enviable privilège de tuer le dernier indigène. « Warner et ses compagnons, [débarqués en 1623], et les aventuriers français, conduits par le Normand d'Esnambuc, qui vinrent deux années après, et non le même jour, comme on le répète d'ordinaire, se liguèrent contre les premiers occupants, les pourchassèrent et, après les avoir refoulés dans l'intérieur, finirent par les exterminer complètement : il n'en reste plus dans l'île qu'une "pierre écrite" dont les inscriptions n'ont point été déchiffrées » (ibid., p. 858).

#### L'AMÉRIQUE DU SUD: VERS UNE « HUMANITÉ NOUVELLE »

Depuis son voyage dans sa jeunesse à la Sierra Nevada de Santa Marta, en Colombie, en 1856-1857, Reclus a toujours été sensible à la contradiction entre l'idée de « peuples civilisés » et les méfaits commis au nom de cette civilisation prétendue supérieure. En parlant des Indiens de cette région, le géographe se demande si « le commerce, tel qu'il est compris aujourd'hui, saura-t-il, en échange de leur paix, leur donner autre chose qu'une servitude déguisée, la misère et les joies sauvages puisées dans l'eau-de-vie ? Trop souvent déjà, le beau mot de civilisation a servi de prétexte à l'extermination plus ou moins rapide de tribus entières » (Reclus 1861, p. 35).

Son voyage en Colombie, Reclus le fit sur les traces d'Alexander von Humboldt, dont l'utopie tropicale a été un classique du xix<sup>e</sup> siècle, tout en restant très connue en Europe jusqu'à la première moitié du siècle suivant (Puyo 2001 ; Safier 2011). C'est dans l'Amérique centrale et méridionale que Reclus établit un parallèle entre la résistance des Indiens et les révoltes des esclaves « marrons », partageant le même lieu géographique que cette utopie européenne : la forêt tropicale, dans laquelle les fuyards pouvaient chercher asile. Dans les colonies espagnoles de Cuba et Haïti, les révoltes des esclaves provoquèrent l'alliance de colons de différentes classes sociales.

[M]ême les blancs des deux castes se réconcilièrent soudain en 1812, quand on apprit que les nègres du district oriental s'étaient soulevés près de Holguin et de Bayamo... les planteurs de Puerto-Principe, à la tête des esclaves fidèles, firent des battues contre les nègres marrons, les cernèrent dans les forêts et les massacrèrent; le chef, Aponte, fut réservé pour la pendaison avec huit de ses camarades. L'esclavage, c'est-à-dire la complicité forcée des Espagnols et des créoles dans les crimes de la traite et de l'exploitation des noirs, était le lien qui rattachait l'« île toujours fidèle » à la mère patrie. (Reclus, 1891, pp. 678-680)

Plus heureux furent les esclaves révoltés des Guyanes, qui, grâce à la protection de la forêt, avaient donné vie à des républiques noires durables, décrites avec sympathie par Reclus. « Des républiques de nègres se sont fondées dans les trois Guyanes côtières, anglaise, hollandaise et française, mais c'est dans les bassins des rivières Suriname et Maroni que se sont établis leurs groupes les plus nombreux [...]. Les communautés vivent en paix, sans que des ambitions rivales se disputent le pouvoir: égaux en bien-être, tous les nègres de brousse sont égaux en droit » (Reclus 1894, pp. 48 et 52). Concernant les indigènes de la Guyane, le géographe constate laconiquement que « plus de la moitié des peuplades citées par les anciens auteurs a disparu » (ibid., p. 47). En revanche, il n'est pas avare de critiques pour la colonisation française, dont les échecs sont dus en particulier, à son avis, à l'impact antisocial de la déportation des forçats de Cayenne. « De toutes les possessions d'outre-mer que la France s'attribue, nulle ne prospère moins que sa part des Guyanes : on ne peut en raconter l'histoire sans humiliation. L'exemple de la Guyane est celui qu'on choisit d'ordinaire pour démontrer l'incapacité des Français en fait de colonisation » (ibid., p. 72). Il dénonce également les milliers de morts provoqués par les tentatives d'acclimatation dans les plantations, notamment de coulis hindous, dont l'importation s'est faite « sans méthode et sans humanité : de 8 372 engagés dans la force de l'âge, 4 522 [...] sont morts en vingt-deux années, de 1856 à 1878 » (ibid., p. 73).

Dans le chapitre consacré à la Colombie, Reclus revient sur la question de ladite « démoralisation » des peuples amérindiens par la Conquista, en affirmant que « les massacres, le travail excessif, les

épidémies et surtout le dégoût de vivre firent périr les habitants par centaines de milliers » (Reclus 1893, p. 292). Dans la presqu'île de Goajira, le géographe parle d'une insurrection victorieuse d'un peuple qui venait cependant de se christianiser ; ce qui l'éloigna de la nouvelle foi, ce furent les attitudes pas trop « pieuses » de certains missionnaires : « l'avidité et surtout la luxure des "civilisateurs" les poussèrent à la révolte. À la suite d'un enlèvement de femmes goajiras, les tribus se soulevèrent [...]. C'était vers la fin du seizième siècle, et depuis cette époque les Goajiros, renonçant solennellement à la religion de leurs ennemis, ont vécu libres dans leurs grandes savanes et leurs vallées de montagnes » (ibid., p. 310).

Au cours de ce même siècle, de l'autre côté des Andes, les conquistadors marchaient, à la recherche des trésors des Incas. À Riobamba, Reclus raconte comment les soldats s'emparèrent d'une ville dont les défenseurs s'étaient enfuis sans opposer aucune résistance. « La conquête était finie ; il ne restait plus qu'à massacrer les indigènes et à piller les temples et les tombeaux » (ibid., p. 409). Au Pérou, les chasses aux Indiens, d'après le géographe, s'étaient poursuivies jusqu'à des périodes récentes, sous prétexte de leur prétendue anthropophagie. « De leur côté, les colons blancs ou métis s'autorisent de ces récits, plus ou moins véridiques, pour traiter les Cachibos comme autant de bêtes fauves et les massacrer sans remords ; d'ailleurs ; dans une expédition de chasse; ils ne se donnent guère la peine de s'assurer quels Indiens ils mettent en joue : Cachibos ou non, tous sont dits anthropophages » (ibid., p. 547).

Cependant, dans les parties centrales et méridionales de la cordillère des Andes, le géographe remarque d'autres épisodes de résistance culturelle indienne, notamment dans les aires linguistiques quechua et aymara. Sur ces hauts plateaux, la langue des indigènes « ne recule point devant les empiètements de l'Espagnol : au contraire, les Espagnols apprennent le quichua » (ibid., p. 531).

Dans les chapitres consacrés au Brésil et aux pays de La Plata, Reclus est un peu plus avare de commentaires sur la répression des Indiens. Cela s'explique probablement par la relative pauvreté de renseignements sur la situation de l'intérieur de la forêt amazonienne, ainsi que par l'importance sensiblement moindre qu'avait alors le problème indigène, dans des pays très européanisés comme l'Uruguay. Cependant, le géographe ne manque pas de souligner des épisodes, comme le massacre des Indiens tamoyo au Brésil à l'époque de la fièvre de l'or : « Les chasseurs paulistes, courant à la poursuite du gibier humain, pour alimenter d'esclaves les mines et les plantations, contribuèrent aussi à la destruction des Tamoyos » (Reclus 1894, p. 308).

La même République argentine, dont Reclus avait apprécié la constitution fédéraliste de 1853, n'est pas acquittée par le géographe, qui remarque comment, dans son territoire, « Dès l'arrivée des

Européens les massacres commencèrent, et l'on peut dire qu'ils se continuent toujours, des prétextes ou des raisons futiles donnant lieu à maintes guerres d'extermination. Ainsi disparurent nombre de peuplades détruites par le fer et par le feu » (ibid., p. 674). La construction de cette nation avait provoqué, toujours au cours de première moitié du siècle, le refoulement des Indiens qui restaient. « Le retour de la paix intérieure devait avoir pour conséquence de refouler à nouveau les Indiens vers le sud, d'autant plus que ceux-ci diminuaient rapidement en nombre, à mesure que croissaient les Argentins » (ibid., p. 682).

C'est à propos du Paraguay que Reclus revient sur l'importance du métissage, que la survivance d'un bon nombre de descendants des Guaranis a rendu possible dans la petite république sud-américaine. À ce propos, le géographe effectue une distinction entre les réductions des jésuites et d'autres situations, comme celle des réserves nord-américaines ; tout en critiquant les jésuites pour avoir participé à la soumission des Guaranis, il leur reconnaît néanmoins le mérite d'avoir contribué à la défense de leur dynamique démographique, en empêchant les massacres survenus ailleurs. Il prononce, à propos de ce pays, une intéressante déclaration d'antiracisme, en affirmant que la « race » la plus « humaine » est la plus mélangée. « Le mélange des nègres et des indigènes guarani paraît très favorable à l'embellissement de la race [...] la population de l'Amérique méridionale est la plus "humaine", celle dans laquelle les éléments originaires les plus caractéristiques, l'Indien, le noir d'Afrique, le blanc d'Europe, se sont les mieux fondus. Là se constitue physiquement la race représentative de l'espèce humaine en son entier » (Reclus 1893, p. 57).

#### CONCLUSION: UNE POSTURE TRÈS CLAIRE

La révision des textes originaux de Reclus démontre que sa prise de distance à l'égard des actions des Européens dans le monde est très nette, très explicite, et qu'elle n'épargne aucune nation, ni période historique. Les idées évolutionnistes du géographe ne se transforment pas en une démarche historiciste comparable à celles que les études postcoloniales (voir, notamment, Chakrabarty 2000) ont dénoncé en tant que tentatives d'uniformisation par rapport au modèle européen (Mbembe 2000 ; Spivak 1999). Le géographe italien Vincenzo Guarrasi (2007) a lu la position anticoloniale de Reclus à l'aune des analyses de Chakrabarty : il attribue ainsi au géographe la première tentative de « provincialiser » l'Europe, tâche que l'auteur indien décrira un siècle plus tard. À propos de la tradition culturelle européenne, Guarrasi relève, chez Reclus, un effort pour « ne pas se faire marginaliser par l'histoire. Partager une tradition intellectuelle et contester en même temps la

pratique politique qui s'en inspire est l'entreprise titanesque à laquelle il consacre sa vie » (Guarrasi 2007, p. 94, trad. de l'auteur).

En réalité, l'idée reclusienne de progrès est très complexe et absolument pas linéaire. D'un côté, le géographe refuse explicitement l'idée du bon sauvage et de l'état de nature, car il croit fortement au progrès des connaissances techniques et scientifiques. D'un autre, il prête toujours attention à des aspects de la culture desdits « primitifs », tels que l'égalitarisme et le pacifisme de certaines tribus, ou leurs différentes stratégies d'adaptation au milieu, car il croit que l'unification de l'humanité ne doit pas être un processus à sens unique, mais que les prétendus « inférieurs » auraient beaucoup de choses à apprendre aux soi-disants « civilisés ». D'après Reclus, le progrès matériel est inévitable : son utopie, peut-être naïve mais très actuelle à certains égards, est précisément l'idée que l'entrée des peuples premiers dans la mondialisation doit se faire de leur gré, et qu'ils peuvent apporter à celle-ci la contribution de la richesse de leurs cultures respectives. On retrouve en fait dans la pensée reclusienne une attention à ce qu'on appelle aujourd'hui les diversités culturelles et les savoirs vernaculaires.

Il est donc important, dans le cadre des études sur le colonialisme et le post-colonialisme, de ne pas oublier les rares savants hétérodoxes à la Reclus dont les élaborations critiques sont trop souvent effacées par l'image d'une Europe des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles monolithiquement colonialiste et raciste. Une représentation des choses qui ne correspond pas toujours à la complexité des débats qui eurent lieu alors.

### *Notes*

Cette recherche a été financée par le Fond national suisse pour la recherche scientifique dans le cadre du projet *Écrire le monde autrement* (FNS div. 1, 2012-2015).

1. British Library, Ms. Add. 49644 f. 47, lettre d'Élie Reclus à J. Lubbock, 1er mars 1875.
2. Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits occidentaux, NAF 16798, f. 34, Lettre d'É. Reclus à P. Pelet, 5 déc. 1882.
3. Voir la longue correspondance inédite entre Élisée Reclus et Charles Schiffer, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, MS 1991/10.
4. « La Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur » (Horace, *Epistulae*, II, 1, 156).

**Sources imprimées**

DE MORTILLET Gabriel

1893 « Réforme de la chronologie », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 4, pp. 747-755.

DUBOIS Marcel

1892 « Rôle des articulations littorales : étude de géographie comparée », *Annales de Géographie*, 1, pp. 131-142.

KROPOTKIN Pëtr

1902 *Mutual aid: a factor in evolution*, Heinemann, London.

LUBBOCK John

1877 *Les origines de la civilisation : état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes*, Baillière, Paris (2<sup>e</sup> éd. Fr.)

MALTE-BRUN Conrad

1845 *Précis de la Géographie Universelle, tome deuxième, description de l'Europe*, Au Bureau des Publications illustrées, Paris (5<sup>e</sup> éd.).

RATZEL Friedrich

1887-1888 *Völkerkunde*, Bibliographisches Institut, Leipzig.

RECLUS Elie

1878 « President's Address », *The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 7, pp. 515-534

RECLUS Elie

1885 *Les primitifs*, Chamerot, Paris.

RECLUS Élisée

1861 *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe : paysages de la nature tropicale*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1876 *Nouvelle Géographie Universelle, vol. I, Europe méridionale*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1879 *Nouvelle Géographie Universelle, vol. IV, Iles Britanniques*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1890 *Nouvelle Géographie Universelle, vol. XV, Amérique Boréale*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1891 *Nouvelle Géographie Universelle*, vol. XVII, *Indes Occidentales*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1892 *Nouvelle Géographie Universelle*, vol. XVI, *Les États-Unis*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1893 *Nouvelle Géographie Universelle*, vol. XVIII, *Amérique du Sud, les régions andines*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1894 *Nouvelle Géographie Universelle*, vol. XIX, *L'Amazonie et la Plata*, Hachette, Paris.

RECLUS Élisée

1905 *L'Homme et la Terre*, vol. V, Librairie Universelle, Paris.

RECLUS Élisée

1908 *L'Homme et la Terre*, vol. VI, Librairie Universelle, Paris.

RECLUS Élisée

2007 *Les États-Unis et la Guerre de Sécession: articles publiés dans la Revue des Deux Mondes*, CTHS, Paris.

TYLOR Edward Burnett

1873 *Primitive culture: researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom*, Murray, London.

## **Bibliographie**

ALAVOINE-MULLER Soizic

2007 « Introduction », in Élisée Reclus, *Les États-Unis et la Guerre de Sécession: articles publiés dans la Revue des Deux Mondes*, CTHS, Paris.

BAUDOIN Axel et Helen GREEN

2004 « Reclus, a colonialist ? », *Cybergeo, revue européenne de géographie*, <http://www.cybergeo.eu/index4004.html>.

BLANCKAERT Claude

2009 *De la race à l'évolution : Paul Broca et l'anthropologie française, 1850-1900*, L'Harmattan, Paris.

BORD Jean-Paul, Raffaele CATTEDRA, Ronald CREAGH, Jean-Marie MIOSSEC, Georges ROQUES (éds.)

2009 *Élisée Reclus, Paul Vidal de la Blache, la géographie, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*, L'Harmattan, Paris.

CHAKRABARTY Dipesh

2000 *Provincializing Europe, postcolonial thought and historical difference*, Princeton University Press, Princeton.

CHOLLIER Alexandre et Federico FERRETTI

2012 « Préface », in Elie et Élisée Reclus, *L'Homme des Bois : études sur les populations indiennes d'Amérique du Nord*, Héros-limite, Genève.

CLASTRES Pierre

1974 *La Société contre l'État : recherches d'anthropologie politique*, Éditions de Minuit, Paris.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine

2003 « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », in Marc Ferro, *Le livre noir du colonialisme*, Laffont, Paris, pp. 646-691.

DEPREST Florence

2005 *Reclus et la colonisation de l'Algérie*, Colloque international « Élisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes », Lyon (CD-Rom).

DIAMOND Jared

1997 *Guns, Germs and Steel, the fates of human societies*, J. Cape, London.

ENCKELL Marianne

2009 « Élisée Reclus, inventeur de l'anarchisme », in Jean-Paul Bord, Raffaele Cattedra, Ronald Creagh, Jean-Marie Miossec, Georges Roques (eds.) *Élisée Reclus, Paul Vidal de la Blache*, pp. 39-44.

FABIETTI Ugo

1980 *Alle origini dell'antropologia : Tylor, Maine, McLennan, Lubbock, Morgan*, Boringhieri, Torino.

FERRETTI Federico

2010 « L'egemonia dell'Europa nella *Nouvelle Géographie Universelle* (1876-1894) di Élisée Reclus: una geografia anticoloniale? » *Rivista Geografica Italiana*, 117, pp. 65-92.

FERRETTI Federico

2011 *L'Occident d'Élisée Reclus, l'invention de l'Europe dans la Nouvelle Géographie Universelle (1876-1894)*. Universités de Bologne et Paris 1, thèse soutenue le 14 février 2011 sous la direction de F. Farinelli et M.-C. Robic.

FERRETTI Federico, Philippe MALBURET, Philippe PELLETIER

2011 « Élisée Reclus et les Juifs : étude géographique d'un peuple sans État », *Cybergeog, revue européenne de géographie*, <http://cybergeog.revues.org/index23467.html>

GADENNE Clotilde

2010 « L'altérité niée : Indiens du Brésil et voyageurs français au XIXe siècle », *RITA*, 3, <http://www.revue-rita.com/content/view/75/151/>

GIBLIN Béatrice

1981 « Élisée Reclus et les colonisations », *Hérodote*, 22, pp. 56-79.

GUARRASI Vincenzo

2007 *All'ombra delle culture: i fratelli Reclus e l'impresa coloniale*, in Marcella Schmidt di Friedberg (ed.), *Élisée Reclus: Natura e Educazione*, Bruno Mondadori, Milano.

HAVARD Gilles et Cécile VIDAL

2003 *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, Paris.

KALIFA Dominique

2002 « Archéologie de l'apachisme. Les représentations des Peaux-Rouges dans la France du XIXe siècle », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 4, <http://rhei.revues.org/index51.html>

LAURIÈRE Christine

2009 « La Société des Américanistes de Paris : une société savante au service de l'américanisme », *Journal de la Société des Américanistes*, 95, pp. 93-115.

LA VERGATA Antonello

2009 *Colpa di Darwin? Razzismo, eugenetica, guerra e altri mali*, UTET, Torino.

LIAUZU Claude

2007 *Histoire de l'anticolonialisme en France du XVIe siècle à nos jours*, Colin, Paris.

LIVI BACCI Massimo

2005 *Conquista: la distruzione degli indios americani*, Il Mulino, Bologna.

LOGIE Etienne et Pascal RIVIALE

2009 « Le Congrès des Américanistes de Nancy en 1875 : entre succès et désillusions », *Journal de la Société des Américanistes*, 95, pp. 151-171.

MAGUET Frédéric

2006 « Des Indiens de papier : entre réception royale et réception populaire », *Gradhiva*, 3, <http://gradhiva.revues.org/225>

MBEMBE Achille

2000 *On the Postcolony*, University of California Press, Berkeley.

MESCLIER Evelyne

2006 « Des structures niées d'héritages et de ruptures », in Françoise Dureau, Vincent Gouëset et Évelyne Mesclier, *Géographies de l'Amérique latine*, Rennes, PUR, 2006, pp. 17-38.

MITCHELL Don

2000 *Cultural Geography*, Blackwell Publishing, Oxford.

NETTLAU Max

1928 *Eliseo Reclus: vida de un sabio justo y rebelde, vol. I*, Ediciones de la Revista Blanca, Barcelona.

NICOLAÏ Henri

1986 « Élisée Reclus et l'Afrique », *Revue Belge de Géographie*, 1, pp. 95-108.

PELLETIER Philippe

2007 « La grande séparation à résorber : l'Orient et l'Occident vus par Élisée Reclus » *Raforum*, <http://raforum.info/reclus/spip.php?article21>.

PELLETIER Philippe

2009 *Élisée Reclus, géographie et anarchie*, Éditions du monde libertaire, Paris.

PREVOST-URKIDI Nadia

2008 « La Commission scientifique du Mexique (1864-1867) un exemple de collaboration scientifique entre l'élite savante française et mexicaine ? », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 19, pp. 107-116.

PREVOST-URKIDI Nadia

2009 « Historiographie de l'américanisme scientifique français au XIXe siècle : le Prix sur Palenque (1826-1839) ou le choix archéologique de Jomard », *Journal de la Société des Américanistes*, 95, pp. 117-149.

PUYO Jean-Yves

2001 « Sur le mythe colonial de l'inépuisabilité des ressources forestières (Afrique occidentale française / Afrique équatoriale française, 1900-1940) » *Cahiers de géographie du Québec* 126, pp. 479-496.

SAFIER Niel

2011 « Transformations de la zone torride : les répertoires de la nature tropicale à l'époque des Lumières » *Annales Histoire Sciences Sociales*, 66, pp. 143-172.

SCHMIDT DI FRIEDBERG Marcella (ed.)

2007 *Élisée Reclus: Natura e Educazione*, Bruno Mondadori, Milano.

SPIVAK CHAKRAVORTY Gayatri

1999 *Critique of postcolonial reason*, Harvard University Press Cambridge/London.

STOCKING George W. Jr.

1984 « Qu'est-ce qui est en jeu dans un nom? », in Britta Rupp-Eisenreich (ed.), *Histoires de l'Anthropologie (XVI-XIX siècles)*, Klincksieck, Paris

STOCKING George W. Jr.

1987 *Victorian Anthropology*, The Free Press, New York.

STOCKING George W. Jr.

2006 *After Tylor: British Social anthropology*, University of Wisconsin, Madison.